

La forêt du Haut-Zaïre, mosaïque culturelle

Serge Bahuchet

► **To cite this version:**

Serge Bahuchet. La forêt du Haut-Zaïre, mosaïque culturelle. Pygmées ? Peintures sur écorces battues des Mbuti (Haut-Zaïre), Paris, Musée Dapper, pp.115-147, 1991. hal-00379893

HAL Id: hal-00379893

<https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-00379893>

Submitted on 4 Jan 2011

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Texte paru dans : BAHUCHET (S.) & R. FARRIS THOMSON, 1991.-
Pygmées ? Peintures sur écorces battues des Mbuti (Haut-Zaïre). Paris,
Musée Dapper, 168 p. (pp. 115-147)

LA FORET DU HAUT-ZAÏRE, MOSAÏQUE CULTURELLE

Serge BAHUCHET

En mars 1870, l'explorateur Georges Schweinfurth séjourne au royaume mangbetu dans l'est du bassin congolais, lorsqu'on lui présente un être exceptionnel :

«Un matin j'entends des exclamations ; je m'informe et j'apprends qu'Abd-es Samate s'est emparé d'un nain de la suite du roi et qu'il me l'apporte. Malgré la vive résistance du capturé, je vois en effet arriver Samate ayant sur l'épaule une étrange petite créature dont la tête s'agite convulsivement et qui jette partout des regards pleins d'effroi. *J'ai enfin sous les yeux une incarnation vivante de ce mythe qui date de milliers d'années.*» (Schweinfurth, (1873) édition française 1875, p. 106).

C'est en effet Schweinfurth qui le premier rencontra ce peuple de petite taille dans l'est du Zaïre, et c'est lui aussi qui le baptisa "pygmée", remettant à l'honneur un nom et une notion remontant à Homère.

Sous ce terme de *Pygmées* (selon une expression grecque ancienne signifiant "haut d'une coudée" et désignant alors une population mythique) sont réunis, un peu artificiellement peut-être, plusieurs groupes ethniques, différents au point de vue physique, linguistique et dans une certaine mesure culturel, disséminés de la côte atlantique au Rwanda et qui n'ont en commun qu'une taille légèrement inférieure à celle des autres populations. Les plus célèbres sont incontestablement les *BaMbuti* de l'est du Zaïre (forêt de l'Ituri - c'est le "peuple de la forêt" de C.M. Turnbull - 1961, 1963) et qui font l'objet du présent ouvrage, mais d'autres groupes vivent dans l'ouest du bassin congolais, au Cameroun (les *BaKola*, les *Baka*), au Gabon (les *BaBongo*), au Congo et en République centrafricaine (les *BaAka* et les *BaMbènzèlè*), ainsi qu'au centre et au sud du Zaïre (les *BaCwa*) et au Rwanda (les *BaTwa*).

Alors que les *BaTwa* du Rwanda sont spécialisés dans la poterie et forment une caste au sein d'une société complexe, les autres groupes dispersés dans la forêt congolaise, et tout particulièrement les *BaAka*, les *Baka* et les *BaMbuti*, ont une économie de chasse et de collecte, menant une vie semi-nomade en étroite relation symbiotique avec les agriculteurs¹.

1 — cf. Bahuchet, 1985, 1989, Vallois & Marquer, 1976.

LES PYGMEES DU HAUT ZAÏRE

Le terme BaMbuti est employé depuis une quarantaine d'années comme désignation générique de l'ensemble des populations pygmées du Haut-Zaïre, mais il s'agit d'un mot de la langue des villageois BaBira pour dénommer les Pygmées qui vivent en association avec eux, et qui se désignent eux-mêmes par le terme *BaSua* (sing. *mo.sua*, pl. *ba.sua*²). *Mo.Mbuti/Ba.Mbuti* est passé ensuite en swahili, langue véhiculaire de cette région.

2 — Les langues bantoues sont caractérisées par un système de classes nominales, qui sont marquées par des préfixes, et qui déterminent l'accord des autres mots dans la phrase (en particulier les adjectifs) : le radical est précédé au singulier et au pluriel par deux préfixes différents. Ainsi *-sua* , au singulier *mo.sua*, au pluriel *ba.sua*; de même *-mbuti*, au singulier *mo.mbuti*, au pluriel *ba.mbuti* . Un changement de classe nominale peut modifier le sens d'un radical; ainsi *mo.mbuti* désigne un individu, alors que *ki.mbuti* désigne la langue parlée par celui-ci.

En vérité, plusieurs groupes vivent dans l'ensemble du Haut-Zaïre, sur une vaste surface continue de près de 90.000 km², très grossièrement limitée par les rivières Bomokandi (au nord), Ituri (à l'est) et Lindi (au sud) — entre les 3° et 1° N, et les 26° et 30° E. De ce fait, la répartition des Pygmées dépasse largement la sous-région de l'Ituri, pour couvrir aussi une partie des Haut et Bas Uélé, et une partie de la Tshopo.

Là, les explorateurs successifs ont rencontré des groupes qui sont désignés par des noms différents dans les récits et rapports publiés: Efe, Basua, Aka, Basa, Asua, Bakango, Bacwa (prononcer "batchwa") (Chaillé-Long, 1891, Czekanowski, 1924, David, 1904a, 1904b, Hutereau, 1909).

Ceux-ci correspondent à des *ethnies* qui parlent des langues différentes, et qui vivent dans des secteurs déterminés. L'ethnologue Colin Turnbull, recherchant des différences sociologiquement significatives, et non plus linguistiques, introduit une discrimination différente : il oppose les groupes chassant à l'aide de filets ("chasseurs aux filets") et ceux chassant à l'aide d'arc ("archers"), ces derniers étant les seuls Efe (Turnbull, 1965a). Cependant pour notre propos il paraît pertinent de retenir les ethnonymes authentiques, considérant que les distinctions reconnues par les locuteurs eux-mêmes sont significatives.

Cinq groupes pygmées vivent donc dans les forêts du Haut Zaïre : à l'ouest, les Asua (appelés Aka par leurs voisins Mangbetu); à l'est les Efe; au sud les BaSua, et au centre les BaCwa et les BaKango, dénommés également BaMbuti. Les différences culturelles réelles existant entre ces groupes, en dehors des techniques de chasse, sont encore très mal connues. Le terme Mbuti peut être conservé pour désigner l'ensemble des cinq groupes Pygmées du Haut Zaïre.

LES PEUPLES DU HAUT-ZAÏRE

Bien que surnommés "peuple de la forêt", les Pygmées ne sont pas les seuls habitants de ces régions forestières. Le Haut Zaïre est une région de confins, de contacts et de rencontres :

- confins d'écosystèmes, aux limites de la forêt dense, de la savane arborée et de la forêt de montagne;
- contact de langues, avec trois familles linguistiques;

- contacts de cultures, avec des chasseurs-collecteurs, des agriculteurs de savane, de forêt, des éleveurs et des commerçants.

On y compte une trentaine de parlers différents, dont les communautés correspondent sensiblement à des ethnies :

1) famille Nilo-Saharienne, branche Soudan Central (Greenberg, 1966)

— groupe mangbetu : mangbetu, mapopoi, lombi, malele, makere, meje, nabulu, asua;

— groupe mamvu-mangbutu : lese-dese, lese-karo, mamvu, mangbutu, mvuba, efe, ndo, lendu;

2) famille Niger-Congo, branche oubanguienne

— zande, barambo;

— mba, dongo;

— mayogo, bangba;

3) famille Niger-Congo, branche bantoue

— bua, beo, bali, lika;

— komo, bira;

— bodo, ndaka, mbo, nyali.

Les langues parlées par les Pygmées font toutes parties de ces familles.

A la lumière des recherches les plus récentes, les cinq groupes "Mbuti" mentionnés auparavant ne parlent que trois langues différentes. En effet, BaSua, BaCwa et BaKango parlent trois dialectes très proches

d'une même langue bantoue que l'on appellera le ki.sua, et qui est apparenté au bira . D'autre part, l'efe est un dialecte très proche du lese-dese, alors que l'asua est une langue de la même branche que le mangbetu (famille soudan-central).

Le nombre des langues parlées par les Pygmées du Haut Zaïre se ramène donc à trois (Van Bulck, 1952, Demolin & Bahuchet, 1990).

Les Grands Noirs³

3 — références sur ce chapitre : Czekanowski, 1924, Lacomblez, 1917, 1918, 1924, Van Geluwe, 1956, 1960, Vansina, 1966.

L'unité sociale, dans toutes les ethnies de Grands Noirs peuplant les forêt du Haut Zaïre, est le village dont tous les habitants sont apparentés et descendent du même ancêtre. Ces sociétés sont organisées selon des clans ou lignages patrilinéaires, dont l'aîné est le chef de la communauté. Des différences apparaissent selon les ethnies, car certaines sont plus hiérarchisées que d'autres. Ainsi les Lese ou les Bira n'ont pas d'organisation supérieure au seul hameau, qui regroupe simplement un segment de lignage, et seules des alliances de village à village permettent des contacts à l'extérieur. Par contre les Bali ont une structure plus rigide, car les villages constitués par des lignages sont eux-mêmes organisés selon une hiérarchie généalogique et se reconnaissent des chefs de clans à l'échelle de la région. C'est dans cette société qu'est apparue au cours du XIXe siècle une société secrète destinée à renforcer le pouvoir des chefs de lignage, la fameuse société des "hommes-léopards" *anyota*.

Les Mangbetu présentent une organisation sociale encore plus hiérarchisée, proche d'une royauté. Les villages, quelquefois de taille très importante (certains comptaient plus de mille habitants) étaient tous placés sous le gouvernement d'un chef de province, lui-même nommé et dépendant d'un roi. Les chefs de province étaient nommés parmi les parents maternels du roi, lui-même ayant succédé à son père après avoir vaincu ses frères qui s'étaient érigés en rivaux. La royauté mangbetu s'est instaurée au cours du XIXe siècle par l'expansion d'une chefferie clanique particulière qui subjuga les autres lignages mangbetu, puis ceux d'autres ethnies, qu'elle incorpora dans son système politique en plaçant à leur tête des parents.

C'est l'agriculture qui assure l'approvisionnement. Les champs sont préparés par essartage avec brûlis, c'est-à-dire qu'à chaque saison sèche (de décembre à mars), des parcelles de forêt sont abattues, les arbres en sont brûlés et l'on y plante des bananiers, des ignames, du manioc et du maïs. Aux hommes revient la tâche du défrichage; aux femmes la plantation des boutures et des graines. Chaque champ comporte toujours un grand mélange de plantes, d'espèces et de variétés différentes, intercalées. La seule plante alimentaire qui soit cultivée dans des champs particuliers est le riz (dit pluvial, en culture sèche sans irrigation), qui n'est jamais mélangé aux autres légumes.

Les champs fournissent la part végétale et énergétique du régime alimentaire. Les protéines proviennent des ressources sauvages de la forêt : la chasse, le piégeage et la pêche, réalisés par les hommes,

procurent animaux et poissons, alors que les femmes récoltent des chenilles comestibles à la juste saison.

Dans ces sociétés, des forgerons fabriquent les outils de métal nécessaires à la vie quotidienne, mais seules quelques ethnies savaient fondre le minerai. La confection des marmites et récipients en poterie revenaient à des femmes.

Le passage de l'enfance à l'âge adulte est marqué par des cérémonies particulières. Dans plusieurs ethnies comme les Bira, la circoncision des garçons pubères (*nkumbi*) revêt une importance particulière et entourée de mystère : elle est réalisée dans des camps spéciaux, par des personnages masqués; elle est suivie par des cérémonies lors du retour au village des hommes nouveaux. Chez d'autres, comme les Bali, la circoncision n'est pas pratiquée mais une initiation formelle (*mambila*) a lieu dans des campements en forêt. Lors de la grande cérémonie qui marque le retour des initiés dans la communauté, ceux-ci sont fouettés par les adultes avec de longues branches souples. Ces initiations collectives sont d'une importance primordiale pour la cohésion de la société.

LE MODE DE VIE DES PYGMEES⁴

4 — références : Bailey, 1985, Bailey & Peacock, 1988, Demolin, 1990, Harako, 1976, Ichikawa, 1978, 1981, Schebesta, 1941, 1952, Tanno, 1976, Terashima, 1983, 1985, Turnbull, 1960a, 1960b, 1965a, 1965b, 1968.

L'économie des Pygmées est fondée sur la chasse et la collecte, c'est-à-dire basée sur l'exploitation des ressources naturelles, sans transformation du milieu par l'agriculture ou l'élevage. Le seul animal domestique est le chien. Ces sociétés sont aussi caractérisées par l'absence d'artisans, chaque membre de la communauté étant capable de fabriquer les objets dont il a besoin. Toutefois les Pygmées ne transforment ni le métal ni l'argile, obtenant par des échanges avec les sociétés voisines les ustensiles nécessaires (marmites, couteaux, fers de hache et de sagaie).

Les campements

Traditionnellement, ils vivent dans des huttes hémisphériques végétales, formant des campements que l'on peut considérer comme *unité socio-économique de base*; c'est en effet à ce niveau que les activités collectives s'opèrent, qu'ont lieu les partages et distributions et que se réalisent les manifestations rituelles. Chez les BaSua, une quinzaine de foyers (familles conjugales généralement monogames) constituent un groupe résidentiel d'environ 30 adultes (souvent appelé *bande* dans la littérature). Les groupes Efe sont un peu plus petits, avec une moyenne de 8 foyers, soit moins de 20 adultes. Dans une bande, chaque individu est apparenté à tous les autres, soit par des liens consanguins, soit par alliance. C'est l'aîné (père, oncle ou frère aîné) qui bénéficie de l'autorité morale.

Toutes les ethnies pygmées sont divisées en plusieurs patrilignages qui sont marqués par un "totem", c'est-à-dire un animal particulier qu'aucun membre n'a le droit de manger. Le noyau de chaque bande est

constitué par les membres d'un même lignage, mais plusieurs autres lignages y sont aussi représentés, ne serait-ce qu'à cause de la présence des épouses et de certains de leurs parents. Aussi chaque bande compte-t-elle des représentant d'une demi-douzaine de lignages différents.

Techniques et activités

Une grande simplicité de moyens caractérise la technologie où peu d'objets sont utilisés, mais avec une large gamme d'emploi. L'approvisionnement est assuré grâce aux produits forestiers et c'est la quête alimentaire qui occupe la plus grande partie du temps, par des activités très souvent collectives mais qui ne sont jamais dirigées par un chef. Célèbres pour leurs prouesses à la chasse aux éléphants, les Pygmées se nourrissent cependant surtout de mammifères plus communs, potamochères (suidés sauvages) et céphalophes (petites antilopes forestières), ainsi que rongeurs géants (porcs-épics, rats de Gambie) et singes arboricoles.

Les trois groupes pygmées, Asua, Efe et BaSua, connaissent plusieurs techniques de capture, qu'ils emploient tour à tour, selon les saisons, les disponibilités de gibier et selon le nombre de chasseurs présents au même moment. Les communautés peuvent se sous-diviser périodiquement en sous-bandes ou au contraire s'agréger en groupes de chasse temporaires, groupes de travail qui varient d'envergure selon les diverses activités, car les techniques de chasse impliquent des équipes de tailles variées. Les grands mammifères, comme l'éléphant, l'okapi, le chimpanzé ou le potamochère, sont tués lors de pistages à la sagaie réalisés par des groupes de l'ordre de cinq hommes. La grande différence

entre les groupes vient du fait que les BaSua et les Asua du sud et de l'ouest de l'Ituri chassent collectivement avec des filets et des arcs alors que les Efe à l'est chassent à l'arc sans les filets. Ces chasses collectives aux filets entraînent la participation de tous les hommes et femmes de la bande, et même souvent la réunion de plusieurs bandes voisines, pour capturer principalement des céphalophes. Les Efe chassent les petites antilopes au cours de chasses collectives à l'arc avec des flèches à pointes métalliques; toutefois tous les autres groupes, Asua et BaSua, comme aussi les villageois, chassent également de temps en temps de cette manière. D'ailleurs, dans tout le Haut Zaïre, l'arme qui accompagne tout homme dans ses déplacements, c'est l'arc.

La chasse occupe une place centrale dans l'organisation sociale. D'abord parce qu'elle est l'activité qui mobilise les forces des membres de la communauté. En second lieu, c'est autour d'elle que se développent les étapes du cycle de développement des individus ainsi qu'une partie des activités religieuses. En effet, l'aptitude des jeunes hommes au mariage est étroitement interdépendante de leurs capacités de chasseurs et de leur participation au pistage des mammifères prestigieux (éléphant). Plusieurs rituels propitiatoires et expiatoires encadrent les activités de chasse.

Les produits carnés sont complétés par des produits de collecte, animaux et végétaux : tubercules d'ignames, feuilles de lianes, champignons, noix oléagineuses, chenilles, termites et larves de coléoptères logés dans le bois mort. On récolte également le miel des abeilles sauvages, en grimpant dans les arbres. C'est là une activité d'importance; le miel est pourvu d'une haute valeur symbolique car considéré comme liquide de vie.

Le climat de la forêt de l'Ituri alterne une grande saison des pluies (août à novembre), une grande saison sèche (décembre à mars), une petite saison des pluies (avril à juin) et une petite saison sèche (juillet), ce qui influe sur les activités des groupes. En effet, la petite saison des pluies est propice à la récolte du miel et des noix oléagineuses, alors que durant la grande saison sèche on réalise les grandes chasses collectives; pendant la grande saison des pluies, les groupes se rapprochent des villages et travaillent dans les champs des Grands Noirs. D'une manière générale, le calendrier des Pygmées fait toujours alterner une saison près des villages, et une saison de chasse et de collecte en pleine forêt.

Mobilité et flexibilité

La société pygmée est fondamentalement dynamique et mobile; chaque campement se déplace cinq à sept fois par an. Mobile ne signifie pas nomade, car les déplacements s'effectuent toujours à l'intérieur d'une étroite langue de forêt, territoire restreint aux limites définissables, traversé par un long sentier. Dans tous les cas, une des extrémités de celui-ci aboutit au village des agriculteurs avec lesquels les membres du groupe effectuent leurs échanges.

La mobilité des campements résulte d'une subtile combinaison de causes : épuisement des ressources alimentaires, mais aussi grandeur du groupe, nécessité de visites, proximité de bandes voisines, et encore troubles sociaux ou décès. Au fil des mois, les communautés se regroupent ou se scindent alternativement, en un perpétuel mouvement de fusion et de fission (Turnbull, 1968). La bande (la communauté) se divise en petits segments, à l'intérieur du territoire commun, chaque segment

installant son propre camp de chasse, et les sous-groupes, par la suite, se réunissent à nouveau en une seule unité; au fur et à mesure que les camps se déplacent, le nombre des familles et la composition de la bande varient. Le rythme des segmentations varie selon les ethnies, ainsi les BaSua forment-ils des sous-groupes au moment de la saison du miel, alors qu'à cette période au contraire les segments de bandes Efe se réunissent. De plus, les Asua et les BaSua forment, au cours de leurs camps de chasse en forêt, de larges bandes, alors qu'ils s'installent près des villages en unités de plus faible envergure. A l'inverse les bandes Efe sont réunies près des villages, et fragmentées pendant les saisons de chasse. Ce "flux" peut aider à la résolution des conflits : lors de disputes graves, les familles se séparent, pour se réunir ultérieurement.

La communication entre les différentes bandes se partageant une région est assurée par les échanges de visites. Chaque groupe entretient des relations nombreuses avec les autres. Les groupes voisins se réunissent périodiquement, ce qui est l'occasion de grandes chasses collectives, mais aussi de nombreuses cérémonies et de danses rituelles. Les familles conjugales rendent souvent visite à leurs parents vivant dans d'autres camps, pour des durées allant de quelques jours à plusieurs mois. A ces occasions, les visiteurs participent à la vie quotidienne comme ils le font d'ordinaire dans leur campement d'origine. Cette pratique très générale rend la composition des campements toujours changeante; il y a à tout moment une famille qui est en voyage, une autre qui vient en visite. Le choix des conjoints dans des camps éloignés, ainsi que la pratique du «service de mariage» (séjour de longue durée du marié dans la communauté de son épouse) favorisent les visites.

Les rituels toujours réalisés publiquement et collectivement lors des réunions de campements voisins, sont quelquefois liés à l'incertitude économique (réussite de la chasse) mais les cérémonies les plus importantes sont celles qui suivent les levées de deuil et les initiations de jeunes gens : ce sont de grandes manifestations très sacrées, réunissant un large concours de population aux cours desquelles l'esprit de la forêt intervient lui-même (par des sons de trompes). Ces rituels jouent toujours un rôle important dans l'organisation socio-économique car ils marquent la réaffirmation de la communauté autour de son dieu, qui est matérialisée par les grands chants polyphoniques auxquels tout membre de la communauté doit participer (Demolin, 1990, Turnbull, 1960a, 1960b, 1965a).

PYGMÉES ET GRANDS NOIRS

Toutes les ethnies vivant dans la région du Haut Zaïre entretiennent des relations avec les Pygmées; les Bira (de langue bantoue) et les Lese (de langue soudanaise) sont généralement cités mais ce ne sont pas les seuls. Le style de relation diffère d'une ethnie à l'autre. Ainsi les Bira semblent peu à l'aise dans la forêt, et partent rarement à la chasse avec les Pygmées BaSua, alors que les Lese au contraire y sont très bien adaptés et se mêlent très fréquemment aux Efe.

Ces relations sont établies sur une base d'échange économique, et s'établissent entre partenaires réguliers : chaque Pygmée approvisionne "son" villageois avec du gibier et du miel, recevant en échange des outils de métal et des produits agricoles (bananes plantain, riz et manioc). Les

Pygmées aident aujourd'hui les agriculteurs pour des tâches agraires saisonnières, principalement l'abattage des nouveaux champs et la récolte du riz. A ces saisons particulières, les campements pygmées s'installent, on l'a vu, à proximité des villages..

Cependant, l'association entre Pygmées et Grands Noirs se manifeste aussi par la communauté d'institutions sociales de première importance. En effet, les jeunes gens des deux sociétés sont initiés ensemble, au cours des mêmes cérémonies, lors du passage à la vie adulte. Ainsi, la circoncision des garçons (*nkumbi*) entre 9 et 12 ans est réalisée dans un campement d'initiation en pleine forêt, où les enfants, Pygmées et Grands Noirs mêlés, restent enfermés pendant plusieurs mois, sous la responsabilité d'hommes adultes qui les éduquent. De même, l'initiation des fillettes (*elima*) a lieu lorsqu'elles deviennent pubères; quatre ou cinq d'entre elles sont recluses dans une maison spéciale, dans le village des Grands Noirs, pour une période de plusieurs mois, sous la direction de plusieurs vieilles femmes.

La participation de l'un des groupes aux rituels de son partenaire a pour principale fonction de créer une fraternité indéfectible : les jeunes co-initiés sont frères de sang et de classe d'âge, et cette fraternité ne peut se rompre que par la mort. Ainsi, l'association entre Pygmées et Grands Noirs est-elle cimentée par des *liens sacrés*.

On voit qu'au delà d'une simple association économique qui permet aux deux partenaires complémentaires d'exploiter mieux deux écosystèmes juxtaposés et différents, la forêt et les champs, en divisant leurs efforts, de profonds liens sociaux unissent les Pygmées et les Grands Noirs. En effet, le système social de chaque partenaire a besoin

de l'autre pour se reproduire; il est fondé sur l'apport de la société associée par le fait que les biens résultant des échanges pénètrent au cœur des deux sociétés. Chez les Pygmées, les outils de fer entrent comme composante essentielle dans les compensations («dot») préliminaires aux mariages (mariages qui sont à la base de l'organisation socio-économique par la complémentarité homme-femme qui en résulte). Du côté des agriculteurs, les approvisionnements en viande par les Pygmées permettent la tenue des grandes fêtes publiques, telles celles conditionnant la sortie d'initiation des garçons.

De plus, l'importance mythologique des Pygmées pour les Grands Noirs est une marque de l'antiquité de leurs relations. On trouve en effet les Pygmées présents, soit nommément, soit par projection assez transparente, dans la religion, la cosmogonie et la magie. Ils apparaissent dans des rites de possession ou dans les cures de thérapies traditionnelles. La plupart des populations forestières font intervenir des Pygmées, ou des êtres de petite taille, dans leurs récits d'origine et de peuplement. Les mythes montrent les Grands Noirs dérobant aux Pygmées des éléments aussi essentiels que le piégeage, la forge, même l'agriculture et la vie dans les villages. Les Pygmées, dépouillés, se sauvèrent alors en forêt pour y vivre de chasse et de cueillette (Schebesta, 1952 p. 224; Turnbull, 1965b p. 308; Vorbichler & Brandl, 1979 p. 4). On voit quel rôle ambigu jouent les Pygmées, civilisateurs et sauveurs qui deviennent relégués et sauvages.

Contacts de langues

Cette association entre ethnies d'économies différentes entraîne évidemment des contacts de groupes parlant des langues différentes. Dans certains cas, les Pygmées vivent associés avec des Grands Noirs qui leurs sont linguistiquement apparentés, c'est-à-dire avec lesquels ils ont déjà une histoire commune, mais de très nombreux autres groupes de Pygmées vivent en relation avec des agriculteurs qui n'ont aucune parenté linguistique avec eux (ce qui signifie qu'au cours du temps ils ont changé de partenaires). Nous sommes loin de la situation simple, comme on le lit encore trop souvent, dans laquelle le groupe pygmée parle la même langue que le groupe villageois associé ! D'une manière générale, toutes les populations sont bilingues.

Les trois (principaux) groupes Pygmées vivent en relation avec plusieurs ethnies différentes de Grands Noirs :

Asua, avec : mangbetu, meje, malele, mapopoi, makere, nabulu; mayogo; lika, bali et peut-être bua.

Efe, avec : mangbutu, mamvu, lese-dese, lese-karo, mvuba; bira, nyali, bodo, ndaka;

BaSua-BaKango, avec : bodo, ndaka, bali, mbo, bira; nabulu; lese.

De plus les groupes se rencontrent les uns les autres, principalement Asua et BaKango, et Efe et BaSua.

Contacts, pagnes d'écorce et styles

A l'arrivée des Européens au début de ce siècle, toutes les ethnies du Haut Zaïre se vêtent de pagnes d'écorce, Pygmées comme Grands Noirs agriculteurs. Il faut dire que cet usage dépasse largement cette

seule région : le pagne d'écorce était le vêtement type de toutes les ethnies de la forêt sur l'ensemble du bassin congolais. La fabrication est partout la même : l'écorce est incisée sur l'arbre, elle est frappée jusqu'à ce qu'elle se détache du tronc. Enlevée, elle est grattée de sa partie externe, pour ne conserver que la partie interne (le *liber*). On la laisse tremper dans l'eau d'une rivière pendant une journée. Ensuite elle est étendue sur un tronc couché, et longuement battue avec un maillet cannelé, généralement d'ivoire. La souplesse de l'étoffe dépend de la durée et du soin apporté au battage, qui nécessite de nombreuses heures. A la fin, l'écorce battue est torsadée pour en exprimer la sève qui peut subsister, et mise à sécher, tendue, à l'ombre. De nombreux arbres peuvent fournir une écorce souple et résistante, la plupart sont de la famille des Moracées (nombreuses espèces de *Ficus*), mais on relève ça et là une Urticacée (*Boehmeria*), ou une liane Combrétacée (*Pteleopsis*) (Tanno, 1981, Terashima *et al.*, 1988). Chaque espèce donne une écorce de texture et de teinte différente, allant du blanc pur au roux. Certaines poussent dans la forêt dense, alors que d'autres croissent dans les anciennes plantations abandonnées (forêt secondaire). Enfin, une espèce particulière, *Antiaris africana* (Moracée), est très largement plantée aux abords des maisons pour son écorce.

Les pagnes (on les appelle quelquefois "tapa", d'un nom polynésien désignant les écorces battues) sont passés dans l'entre-jambes remontant devant et plus largement derrière, et maintenus par une ceinture. La taille des lambeaux utilisés varie grandement d'une ethnie à l'autre, et selon les usages dans une même ethnie. Généralement les pagnes des femmes sont beaucoup plus petits que ceux des hommes, qui

dépassent largement et couvrent entièrement les fesses. Plusieurs ethnies, comme les Mangbetu, les Meje ou encore les Bali et les Budu, découpent les écorces en lanières étroites qu'ils cousent entre elles pour obtenir des pagnes extrêmement larges, de plus d'1,5 m². Les pagnes des femmes BaMbuti sont deux à trois fois plus longs que larges (surface de l'ordre de 0,30 m²), ceux des hommes sont plus larges (de l'ordre de 0,45 m²).

Usuellement les pagnes gardent leur teinte naturelle uniforme. Toutefois il n'est pas rare de teindre l'écorce en noir en la laissant tremper dans la boue d'une rivière. Les larges pagnes des Mangbetu alternent d'ailleurs toujours des bandes blanches et des bandes noires. Certaines ethnies, comme les Lese, portent des pagnes blancs dans leur vie quotidienne alors que ceux faits d'écorces rouges sont employés pour les cérémonies et les fêtes. C'est également pour ces occasions que l'on emploie des pagnes décorés de motifs peints.

La peinture de base est noire; elle est obtenue avec le jus du fruit de *Rothmannia welwitschii* (Rubiaceae). En fait ce jus est plutôt un fixatif car les pigments proviennent de suie recueillie sur le cul d'une marmite. D'autres plantes fournissent des pigments noirs (*Mukuna flagellipes*, Papilionacée, *Uvariopsis congensis*, Annonacée), rouge (*Landolphia jumellei*, Apocynacée, *Pterocarpus soyauxii*, Papilionacée) ou jaune (*Chlorophora excelsa*, Moracée). Enfin, des motifs clairs peuvent être dessinés sur les écorces teintées en noir en les décolorant avec des jus acides (comme celui du citron). Chez les BaMbuti, ce sont les hommes qui préparent le tapa, mais ce sont les femmes qui les décoorent avec une très grande liberté dans leurs motifs, généralement géométriques mais

toujours asymétriques. D'ailleurs la technique de peinture qui consiste à plier le tapa en deux ou en quatre, et de le peindre par quartier, accentue cette asymétrie.

Les motifs semblent varier d'une ethnie à l'autre, mais l'étude d'ensemble n'a pas encore été menée qui permettrait de déterminer avec précision ces variations. Quoiqu'il en soit, les BaMbuti sont souvent sollicités par leurs patrons pour fournir des lambeaux d'écorce ou des pagnes déjà préparés, quelquefois même déjà décorés de peintures, par exemple à l'occasion des funérailles ou des cérémonies de puberté. Dans les sociétés comme celle des Lese où Pygmées et villageois sont initiés ensemble, les co-initiés portent les mêmes pagnes lors des fêtes de clôture qui marquent leur retour dans la communauté. C'est d'ailleurs à l'usage des pagnes d'écorce pour les cérémonies d'initiation que l'on doit la persistance de ces tapas en dépit des vêtements de tissu dans la vie quotidienne.

HISTOIRE DU PEUPEMENT

Cette mosaïque ethnique est le résultat d'un lent processus de mise en place, dont le déroulement est très mal connu. Nous en examinerons les phases successives, dont seules les plus récentes ne sont pas des hypothèses.

Ancienneté des Pygmées dans la forêt

Plusieurs arguments font penser à une très grande antiquité de la présence des Pygmées dans la forêt équatoriale. En premier lieu, leur parfaite adaptation technique et leur grand savoir ethnoécologique qui leur permettent d'utiliser toutes les ressources de ce milieu particulier. Les généticiens et les anthropologues ont par ailleurs trouvé que les caractéristiques physiques de ces peuples étaient corrélées aux contraintes exercées par le climat (humidité, température), et qu'on pouvait donc y voir une adaptation morphologique au milieu forestier équatorial. Ces spécialistes avancent une durée d'isolement de l'ordre de 20.000 ans pour justifier cette différenciation génétique.

Enfin, les traditions orales de toutes les populations d'agriculteurs de cette région citent les Pygmées comme les plus anciens habitants de la forêt, que tous rencontrèrent lorsqu'ils s'y établirent.

Toutefois, les données archéologiques manquent encore pour attester ce que la logique laisse entrevoir, ce qui permet à certains chercheurs de mettre en doute cette ancienneté des Pygmées dans la forêt.

Préhistoire de la forêt équatoriale⁵

5 — références : Bayle des Hermens, 1975, Clist, 1987, 1989, Clist et al., 1986, De Maret, 1984, 1985, 1986, Dingombe et al., 1985, Eggert, 1984, 1987, Maley, 1987, Phillipson, 1985, Van Grunderbeek et al., 1982, Van Noten, 1982, Vidal, 1982.

Il est tout à fait prématuré à l'heure actuelle de reconstituer la préhistoire de la région du Haut Zaïre où vivent les Pygmées BaMbuti, tout simplement parce qu'aucun site n'y a été exploré. En effet, la préhistoire du bassin congolais est naissante : les sites fouillés sont très rares, et plus rares encore les sites datés. Toutefois, le facteur le plus encourageant réside dans le fait que chaque chantier (mines, routes) qui dégage le sol de son couvert forestier, découvre des vestiges. Et chaque nouvelle trouvaille change l'ensemble du tableau.

L'histoire de l'homme dans le bassin congolais remonte très loin. En effet, les industries lithiques les plus anciennes, antérieures à 60.000 BP⁵, y sont représentées, ici ou là. Les outils de l'homme moderne, Homo sapiens, (Ages de la Pierre Moyen et Récent, à partir de 50.000 BP), sont attestés assez largement tout autour du bassin congolais et même dans la cuvette (vallée de la Sangha au Congo, centre et nord-ouest du Zaïre).

5 — abbréviations pour les époques préhistoriques : BP "before present", employé pour les datations aux C14, par convention avant 1950 ; AC *ante Christo*, avant J.C. ; AD *Anno Domini*, de notre ère.

Dans le nord et l'est du bassin congolais, les sites fouillés montrent des successions correspondant à des industries différentes et indiquant un habitat étalé sur plusieurs millénaires commençant dès 40.000 BP jusqu'à 12.000 BP (site de Lodjo, près du lac Mobutu, grotte de Matupi au Mont Hoyo, près de la vallée de l'Ituri, site d'Ishango dans la vallée de la Semliki, caractérisé par de nombreux harpons en os). Il semble donc que l'homme préhistorique colonisa peu à peu le bassin congolais, en

particulier à l'est, avec un mode de vie de chasse et de cueillette, durant des millénaires, et avec certitude au cours des derniers 20 000 ans.

Sans entrer plus avant dans les détails, il est intéressant de signaler que la forêt que nous connaissons actuellement n'a pas toujours couvert la même surface. En effet, le climat de type actuel a été précédé d'une phase plus chaude et surtout plus humide avec un maximum d'extension de la forêt vers 9 000 BP, alors qu'une période sèche et plus fraîche est contemporaine de la dernière glaciation en Europe (Würm) avec une régression très importante de la couverture forestière et une extension de zones de savanes, vers 18 000 BP. Pendant cette phase sèche, seules quelques zones de refuge, à l'abri des alizés, restèrent couvertes de forêt dense, parmi lesquelles la région de l'Ituri.

*Le passage d'une économie de chasse et de cueillette à la production alimentaire se marque par des changements techniques majeurs : apparition de la céramique, pratique de l'agriculture et de l'élevage puis maîtrise de la fonte de fer. On connaît encore mal en Afrique centrale les relations entre ces techniques. Toutefois les fragments de céramique sont souvent associés à des outils en pierre polie, ainsi que dans plusieurs sites à des noyaux d'arbres particuliers, comme le palmier à huile et le *Canarium schweinfurthii* (aux fruits comestibles) qui étaient peut-être cultivés (ou tout au moins favorisés par les installations humaines). C'est le cas en particulier au sud du Cameroun à Obobogo dans un site du 2^e millénaire avant notre ère (le plus ancien à ce jour).*

On connaît plusieurs styles de céramique, dans des localités dispersées, et qui semblent correspondre à des communautés humaines isolées les unes des autres (au sud Cameroun -Xe-VI^e siècles AC, au

Gabon -VIe-IIIe siècles AC, au Bas Zaïre -IIe siècle AC), sur l'Oubangui - entre Ier siècle AC et IVe siècle AD), et surtout en ce qui nous concerne Imbonga dans le centre du Zaïre (VIe siècle AC), style dont le développement semble directement en relation avec le fleuve Congo. . On a trouvé également des pierres polies dans un site plus tardif sur l'Uélé, encore attesté au XVIIe siècle AD (site de Buru).

L'adoption du fer est une étape historique importante. Pendant longtemps, on a pensé que la connaissance de la fonte du fer avait diffusé à partir de la Nubie (Méroé, VIIe siècle AC) et du Nigéria (Nok, Ve siècle AC) vers l'Afrique méridionale. De spectaculaires découvertes récentes vont changer ce tableau. En effet, de nombreux restes de fourneaux (datés du VIIe et du VIe siècle AC) ont été trouvés en Tanzanie et au Rwanda. On a également trouvé des sites métallurgiques en divers points du Gabon, datés des VIe au IVe siècles AC. Tous ces sites, contemporains de ceux d'Afrique de l'Ouest et de Nubie, indiquent que l'Age du fer était bien établi en Afrique centrale dès avant le début de notre ère.

Ainsi, malgré l'absence de sites préhistoriques dans la région du Haut Zaïre, les connaissances acquises dans les régions voisines indiquent que l'homme y est présent depuis au moins dix millénaires, et qu'au cours du dernier millénaire avant notre ère, des changements techniques se firent jour, avec la diffusion de la céramique dans la vallée du Congo, celle de la pierre polie, la domestication du palmier à huile, et enfin, autour du début de notre ère, l'usage du fer. Compte tenu de la longue durée des civilisations de chasseurs-cueilleurs qu'attestent les sites de l'est du Zaïre, le problème reste posé d'une diffusion des

nouvelles techniques auprès des populations pré-établies, ou bien de l'immigration de nouvelles populations. On ignore évidemment tout de l'identité ethnique et même génétique de ces hommes préhistoriques.

Peuplement des Grands Noirs

Entre ces traces archéologiques sans identité ethnique, et la répartition géographique des peuples actuels, des étapes manquent à notre compréhension.

Les aires de peuplements des différentes familles linguistiques suggèrent certains mouvements, sans qu'il soit réellement possible d'établir une succession chronologique pour les mouvements les plus anciens. Ainsi, trois grandes nappes de peuplements, l'une venant du sud et de l'ouest (les bantous), une autre du nord (les oubanguiens) et enfin une troisième venant de l'est (les soudanais), se sont rencontrées dans une zone dont la forte densité de population et la végétation très dégradée suggèrent un vieil habitat, la région entre les rivières Bomokandi et Nepoko, entre Isiro et Wamba. La lecture de la carte linguistique montre que les familles linguistiques s'interpénètrent, ce qui suggère que la rencontre de ces trois "nappes" provoqua leur morcellement respectif.

1) les populations de langues bantoues

Elles viennent de la vallée du Congo, au sud-ouest et à l'ouest.

On sait que le foyer d'origine des langues bantoues est situé aux confins du Nigéria et du Cameroun. Les langues du Haut Zaïre (bua et apparentés, bira et komo, bodo) sont apparentées à des groupes de langues parlées plus à l'ouest au Congo et au sud du Cameroun. De ce

fait, ce groupe de langues venant de l'ouest, s'est installé peu à peu dans toute la vallée du Congo et vraisemblablement tout l'interfluve Oubangui-Congo jusqu'au Mbomu et à l'Uélé. La structure des langues et leur degré de diversité laissent penser à une diversification remontant à deux ou trois milliers d'années (c'est-à-dire de l'ordre du premier millénaire avant notre ère).

2) les populations de langues oubanguiennes du groupe oriental

Elles viennent du nord.

Les langues de la famille Adamawa-Oubangui sont originaires du bassin de la Bénoué, et peuplèrent la ceinture de savane arborée au nord du bassin congolais, vers le 3e millénaire AC, en laissant des vestiges remarquables comme les mégalithes à l'ouest de la R.C.A. Ces populations s'étendirent progressivement jusqu'au Bahr el Ghazal (affluent du Nil). Au cours de ces déplacements, les groupes se fragmentèrent et les langues se sont diversifiées. Dans la branche dite orientale, les groupes apparentés sont petits, très morcelés et très dispersés, depuis le sud du Soudan jusqu'à Kisangani, sur le Zaïre : il semble, au vu de la carte linguistique, que la "vague" oubanguienne rencontra la "vague" soudanaise, qui força à descendre vers le sud un rameau qui se diversifia en langues sere, mundu, mayogo, mba, dongo et amadi, en peuplant l'Uélé et la Bomokandi. Peut-être doit-on leur attribuer la savane à Imperata autour d'Amadi dans une boucle de l'Uélé, car cette plante marque les terres épuisées par un habitat et une agriculture durables.

Il paraît probable que cette descente vers le sud de groupes Oubanguiens, et peut être aussi l'arrivée des groupes de langue Soudan

centrale, ait été la cause du recul des Bantous au sud de la Bomokandi. Seules quelques micro-populations le long de la frontière du Soudan attestent encore d'un peuplement bantou jadis plus étendu.

3) les langues soudan-central (groupe mamvu-mangbutu)

Elles viennent de l'est.

Les langues Nilo-Sahariennes forment un continuum entre le lac Tchad et la vallée du Nil, vaste région où l'on voit leur foyer d'origine. Il semble vraisemblable que l'assèchement important du Sahara qui commence dès 4.000 AC ait provoqué d'importants déplacements de ces populations vers le sud et l'est. La branche "soudan-central" de cette famille semble s'être diversifiée au sud du Soudan, où la rencontre avec l'avancée oubanguienne (groupe Sere) peut bien être la cause de la séparation des deux segments, les Sara-Bongo-Baguirmien au nord dans la région sèche du Soudan et du Tchad, et les Moru-Mangbetu, au sud et à l'est dans les régions humides du Zaïre et de l'Ouganda.

C'est l'avancée de la branche "nilotique" qui aurait pu pousser vers le bassin congolais, à l'ouest des lacs, la branche "soudan central", et particulièrement la section mangbutu-efe dont l'adaptation à la forêt équatoriale est patente.

4) les langues soudan-central (groupe mangbetu)

La seconde section de cette famille, le groupe mangbetu, pour provenir globalement la même région que la précédente, est toutefois apparue dans la région du Haut Zaïre plus tardivement, si l'on en croit les traditions orales. Il semblerait en effet que ce groupe ne s'installa dans la

vallée de l'Uélé qu'au XVe ou XVIe siècle, après les autres. Les peuples de ce groupe, plus habitués à la savane arborée qu'à la forêt, ont actuellement une structure sociale à chefferie centralisée, presque royauté, très différente de l'organisation lignagère des petits villages dispersés dans la forêt des Mamvu-Mangbutu. Selon les traditions orales, cette organisation politique semble apparue vers la fin du XVIIIe siècle, alors que ces sociétés étaient déjà installées dans le Haut Zaïre (cf. Hutereau, s.d. (1922) p. 267).

Cette société structurellement puissante a mis sous sa domination un vaste territoire, vassalisant et englobant des populations autochtones d'origines diverses, qui adoptèrent leur langue et leur culture : ainsi les Mangbele qui sont d'anciens Bantous d'origine bua, et les Machaga qui étaient des Barambo, d'origine oubanguienne.

5) les populations de langues oubanguiennes du groupe méridional

Elles viennent du nord-ouest.

Les Zandé et leurs apparentés (barambo et pambia) sont notoirement arrivés entre le Mbomu et l'Uélé, venant du centre de l'Oubangui, dans le courant du XVIIe siècle AD (Baxter & Butt, 1953). Lorsque les premiers Européens arrivent dans cette région, ils y rencontrent les Zandé qui tentent de conquérir les Mangbetu : au XIXe siècle, les Zandé arrivent vers Isiro, et ce sont les Belges qui font cesser tout à la fois les guerres ethniques et leur avancée vers le sud.

6) Les populations islamisées de langue swahilie

On arrive maintenant à l'époque historique, pour laquelle les archives existent. Les Blancs arrivent dans le Haut Zaïre à la toute fin du XIXe siècle, à la suite de Schweinfurth (1869-1871) et de Stanley (1874-1877). Ils sont cependant précédés par des groupes d'Africains musulmans, commerçants venant de la région swahilie à Zanzibar, qui colonisent peu à peu l'est du Zaïre à partir du lac Tanganyika. Le plus illustre d'entre eux, Tibbu Tip, s'installe à Kisangani (Stanley Falls) en 1884, établissant un sultanat dans lequel il développa le commerce de l'ivoire et des esclaves. Plusieurs villages s'établirent à l'intérieur de la forêt sur les pistes de commerce, et les colons de langue swahilie, qui incorporèrent des autochtones (souvent par le biais des épouses), prirent le nom de BaNgwana (ce qui signifie tout simplement en swahili "les alliés"; kingwana est le nom du dialecte swahili parlé dans le Haut Zaïre). Ces villageois-commerçants introduisirent un nouveau type d'agriculture, plus intensive, dont la plante principale était le riz.

La rencontre avec les Pygmées

Il nous faut ajouter les BaMbuti à ce panorama historique. Lorsqu'ils arrivèrent dans le Haut Zaïre, certains groupes de Grands Noirs rencontrèrent des chasseurs-cueilleurs pygmées, avec lesquels ils s'associèrent assez étroitement pour que ces Pygmées adoptent la langue des Grands Noirs. Ce fut le cas des Bira, celui des ancêtres des Lese, et enfin celui des ancêtres des Mangbetu. Seules parmi les actuels habitants de la forêt, ces ethnies donnèrent leur langue à des Pygmées. Puisque chaque groupe pygmée, Asua, BaSua et Efe, vit en contact avec beaucoup plus d'ethnies que celles qui lui sont linguistiquement apparentées, cela signifie qu'après la phase d'adoption de la langue, les campements se sont dispersés pour s'associer avec d'autres Grands Noirs.

De cette esquisse historique du peuplement, on retiendra que ces populations de Pygmées et Grands Noirs, venant d'horizons divers, se sont rencontrées, se sont mêlées et ont échangé des alliances, des croyances, des coutumes et des rites, *depuis plusieurs siècles*. Les recueils de récits historiques effectués au début de notre siècle relatent la dernière étape de ces grands déplacements, car la mémoire ne se conserve que sur deux ou trois siècles (Hutereau, s.d. (1922), Moeller, 1936). On y lit un foisonnement de mouvements, tels qu'ils furent rapporté par les anciens de chaque lignage et de chaque ethnie : les clans fragmentés se croisent, se heurtent, s'allient, pendant que les ethnies les plus entreprenantes comme les Zande ou les Mangbetu, essaient

d'assujettir les plus faibles sous leur autorité, soit par intimidation soit par pression agressive et guerrière.

Les plantes vivrières ont aussi leur histoire

Ces peuples se sont déplacés au cours des siècles et se sont rencontrés dans le Haut Zaïre, ils ont acquis, dans la préhistoire, de nouvelles techniques comme la céramique et la forge, mais ils ont aussi adopté des aliments différents : les plantes de base cultivées par les peuples de la forêt équatoriale ont changé au cours des siècles. Au début de l'agriculture, au cours des derniers millénaires avant notre ère, le régime alimentaire des forestiers était basé sur l'igname, plante à tubercules féculents qui a été domestiquée en Afrique, alors que les peuples de savane cultivaient des céréales, principalement le sorgho et le mil, elles aussi d'origine africaine.

Cependant les contacts de commerce qui s'établirent au début de notre ère à travers l'Océan Indien avec l'Asie, provoquèrent l'introduction de la banane à cuire, qui se répandit en Afrique équatoriale dès le début de notre ère. Jusqu'au milieu du XXe siècle, cette plante à fruits farineux restera l'aliment de base pour l'ensemble des peuples forestiers, remplaçant l'igname. Il est vraisemblable que cette plante à production non saisonnière (alors que l'igname cultivée est une plante annuelle) a permis une augmentation de la densité des populations agricoles.

La découverte de l'Amérique et l'instauration de liaisons maritimes régulières entre l'Europe, l'Afrique et l'Amérique (pour la traite des esclaves) eut comme conséquence l'introduction en Afrique de plantes alimentaires américaines de première importance : le maïs, qui atteignit le

Haut Zaïre en suivant la vallée du Nil, (dans le courant du XVIe siècle ou au début du XVIIe) puis plus tard le manioc (pas avant la fin du XVIIe siècle). Enfin, la dernière plante vivrière qui prit une place primordiale dans le régime alimentaire des populations du Haut Zaïre, est le riz pluvial (c'est-à-dire cultivé sans rizière), introduit au XIXe siècle, par les commerçants musulmans d'origine swahilie, les BaNgwana, puis activement diffusée par les services agricoles coloniaux belges. Elle tend de nos jours à prendre le premier rôle dans l'alimentation de cette région.

L'histoire récente : ouverture sur le monde extérieur

Au cours des deux derniers siècles, la forêt s'est ouverte au monde extérieur, ajoutant un troisième partenaire à l'ancienne association des Pygmées et des Grands Noirs.

L'époque précoloniale : le commerce interafricain à longue distance. Avant l'arrivée physique des Européens, l'ivoire et des esclaves étaient recherchés jusqu'aux régions intérieures de l'Afrique par des colonnes de commerçants venant des côtes. Ainsi, dès le début du XIXe siècle, des trafiquants venaient du Soudan jusqu'à l'est du Zaïre, atteignant le royaume mangbetu, à la lisière de la forêt. Ces colonnes de commerçants, groupant plusieurs centaines de personnes, produisaient un grand impact sur l'économie vivrière de la région, par l'approvisionnement qu'elles nécessitaient.

L'époque coloniale : l'économie de traite. A la fin du XIXe siècle, la pénétration coloniale européenne, en instaurant une nouvelle économie, transforma profondément le système précolonial d'alliance. L'Etat indépendant du Congo de Léopold II, par la suite Congo Belge (1908),

comme toutes les colonies du bassin congolais, mit en place l'économie de traite, qui devait fournir la métropole en produits agricoles et en matière première, servir de débouché pour les produits de son industrie, et offrir des placements fructueux aux capitaux.

Le gouvernement assurait le monopole du commerce et de l'exploitation du caoutchouc sauvage et de l'ivoire à des sociétés capitalistes et groupes financiers européens. L'instauration de l'impôt de capitation, dont le paiement en nature était obligatoirement fait aux compagnies, transforma ce système en vrai régime de travail forcé, au point que l'on parla alors en Europe du «caoutchouc rouge» du Congo.

En plein coeur de l'Ituri, Czekanowski (1924 : p. 15).relève que le poste d'Avakubi, en 1908, produit chaque mois 6 tonnes de latex du caoutchouc sauvage *Funtumia elastica*. Il fallait 10 h de travail pour recueillir 1 kg de caoutchouc, chaque arbre ne produisant qu'un demi-kilo de latex, et il y a moins de 10 arbres à l'ha...

A la même époque, des témoignages nous informent de la participation des Pygmées à l'approvisionnement en viande des postes administratifs :

"Certains postes, tels ceux de Mawambi et de Nepoko, sont fournis presque journallement par les MaMbutis, désireux de quelques perles, d'un morceau d'étoffe ou d'une poignée de cauris", écrit Demuyenck en 1908.

Par la suite, le gouvernement du Congo développa des plantations gouvernementales (cacao, café, hévéa, palmier), dès 1897, bientôt suivies de cultures obligatoires : les paysans devaient cultiver café, hévéa et surtout coton, dont les compagnies avaient le monopole d'achat.

L'importance s'en accrut à partir de 1913 à la suite de la chute du caoutchouc sauvage face à l'hévéa malais.

Dans tous les cas, la monoculture d'exportation était possible grâce à l'impôt et au travail forcé, et corollairement elle entra dangereusement en compétition avec les cultures vivrières. Un grave état de déficience nutritionnelle s'ensuivit.

Le système ancien d'alliance fondé sur le besoin réciproque se transforma en conséquence en un système plus autoritaire, la brutalité coloniale provoquant par résonance un durcissement des relations entre les patrons Grands Noirs et leurs Pygmées (cf. Waehle, 1986). L'économie de marché qui suivit l'économie de traite, dans les dernières années de la colonisation et après les indépendances, maintint ce type de relations où les villageois tendaient à considérer les Pygmées comme une main d'œuvre servile à leur libre et entière disposition.

Les indépendances mirent fin aux exactions directes, mais les Pygmées eurent encore un rôle à jouer dans quelques circonstances particulières. Dans le Haut Zaïre, les années suivant l'indépendance (64-70) furent marquées par un grave mouvement de rébellion à la fois contre le pouvoir central et tout ce qui représentait l'ordre colonial ancien, guérilla (connue sous le nom de "révolte des Simba") qui provoqua l'envoi de troupes militaires pour sillonner les forêts. A plusieurs reprises, des groupes de Pygmées s'y trouvèrent mêlés, utilisés soit par les militaires nationalistes, soit par les rebelles, comme guides et pisteurs.

Aujourd'hui : l'envahissement. L'époque actuelle est marquée par l'installation d'étrangers en grand nombre, dans des chantiers forestiers, des mines d'or, des plantations industrielles de café, cacao, hévéa, etc. La

conséquence directe pour les Pygmées en est l'instauration d'un important commerce de viande de chasse, mené par des intermédiaires sans scrupules (Bahuchet, sous presse, Bailey et al., 1990, Hart, 1978).

La forêt n'est pas encore directement menacée car les chantiers forestiers sont très peu nombreux dans cette région éloignée et sensiblement délaissée par les pouvoirs publics. Néanmoins la vie des Pygmées se modifie peu à peu, ce qui se marque principalement par une moindre mobilité. Celle-ci rend leurs contacts avec les villageois plus longs dans le cycle annuel, et augmente leur dépendance vis-à-vis des produits de l'agriculture. L'accroissement du commerce de viande fumée, provoqué par l'afflux de population (chercheurs d'or, nouveaux agriculteurs venant des régions orientales surpeuplées) entraîne une diminution des populations animales, et fragilise par conséquent l'approvisionnement des Pygmées sur les seules ressources sauvages.

C'est dans ce contexte de fragilité économique et de perte d'efficacité des activités de chasse et de cueillette, que se place la vogue actuelle des peintures sur pagnes d'écorce. Depuis une dizaine d'années, la demande européenne et américaine est suffisante pour en provoquer la fabrication sur place, à la demande. De véritables ateliers se sont mis en place, sous la supervision de marchands européens, qui peuvent ainsi influencer les dessinatrices en fonction de motifs attrayants pour les clients potentiels en Occident. *Ce ne sont d'ailleurs pas nécessairement des Pygmées qui œuvrent dans ces ateliers. Les peintres Pygmées, le voyageur ne les verra pas toujours : les vendeurs sont des villageois, "patrons" de Pygmées. Le prix qu'il payera sera dérisoire en comparaison de ce que les*

mêmes pièces coûtent à Paris, Bruxelles ou New York, mais l'artiste pygmée, elle, n'aura touché qu'une cigarette ou un morceau de savon... De plus, insidieusement, se modifie le style des tapas pour répondre au goût du public.

*

Serge BAHUCHET
Chargé de recherche au CNRS
Laboratoire de Langues et Civilisations à Tradition Orale
44 rue de l'Amiral Mouchez, 75014 Paris

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BAHUCHET, S., 1985.- *Les Pygmées Aka et la forêt centrafricaine, ethnologie écologique*. Paris, SELAF, 638 p.
- BAHUCHET, S., 1989.- *Les Pygmées Aka et Baka : contribution de l'Ethnolinguistique à l'histoire des populations forestières d'Afrique centrale*. Université René Descartes-Paris V, Thèse de Doctorat d'Etat ès Lettres et Sciences Humaines, 766 p.
- BAHUCHET, S., sous presse.- Les Pygmées d'aujourd'hui en Afrique centrale. *Journal des Africanistes*, 40 p.
- BAILEY, R. C., 1985.- *The socioecology of Efe Pygmy men in the Ituri forest (Zaire)*. Harvard, Ph.D. Thesis, 255 p.
- BAILEY, R. C., S. BAHUCHET & B. HEWLETT, 1990.- *Development in Central African Rain forest : concerns for forest peoples*. World Bank, 33 p.
- BAILEY, R. C. & N. R. PEACOCK, 1988.- Efe Pygmies of northeast Zaïre : subsistence strategies in the Ituri forest. In : I. d. Garine & G. A. Harrison (ed.), *Coping with uncertainty in food supply*. Oxford, Oxford University Press, pp. 88-117.
- BAXTER, P. T. W. & A. BUTT, 1953.- *The Azande and related people of the Anglo-egyptian Sudan and belgian Congo*. Londres, I.A.I., 150 p.
- BAYLE des HERMENS, R., 1975.- *Recherches préhistoriques en République Centrafricaine*. Nanterre, Labethno, 343 p.
- CHAILLE-LONG, Bey., 1891.- Note sur les Pygmées de l'Afrique Centrale. *Bulletin de la Société khédiviale de Géographie*, IIIe série - 6 : 519-532.
- CLIST, B., 1987.- Early bantu settlements in west-central Africa : a review of recent research. *Current Anthropology*, 28 - 3 : 380-382.
- CLIST, B., 1989.- Archaeology in Gabon, 1886-1988. *The African Archaeological Review*, 7 : 59-95.
- CLIST, B., R. OSLISLY & B. PEYROT., 1986.- Métallurgie ancienne du fer au Gabon. Premiers éléments de synthèse. *Muntu*, 4-5 : 47-55.
- CZEKANOWSKI, J., 1924.- *Ethnographie, Uele/Ituri/Nil-Länder*. Leipzig, Klinkhardt & Biermann, 714 p.
- DAVID, J., 1904a.- Notizen über die Pygmäen des Ituriwaldes. *Globus*, LXXXVI - 12 : 193-198.
- DAVID, J., 1904b.- Über die Pygmäen am oberen Ituri. *Globus*, LXXXV - 8 : 117-119.
- De MARET, P., 1984.- L'archéologie en zone bantou jusqu'en 1984. *Muntu*, 1 : 37-60.
- De MARET, P., 1985.- Recent archaeological research and dates from Central Africa. *Journal of African History*, 26 : 129-148.

- De MARET, P., 1986.- The Ngovo Group : an industry with polished stone tools and pottery in Lower Zaïre. *The African Archaeological Review*, 4 : 103-133.
- DEMOLIN, D., 1990.- *Chants de l'orée de la forêt; polyphonies des pygmées Efe*. Fonti Musicali (Bruxelles), Compact Disc.70 mn
- DEMOLIN, D. & S. BAHUCHET, 1990.- Les langues des pygmées du Haut-Zaïre : un réexamen de la question. Communication au 20th Colloquium on African Languages and Linguistics (Leyden , Pays Bas).
- DEMUENYNCK, 1908.- Les Pygmées du Haut-Ituri. *Bulletin de la Société Royale Belge de Géographie*, 32 - 2 : 134-140.
- DINGOMBE, L., P. R. SCHMIDT, et al., 1985.- Radiocarbon dates for the Iron Age in Gabon. *Current Anthropology*, 26 - 4 : 516.
- EGGERT, M. K. H., 1984.- Imbonga und Lingonda : zur frühesten Besiedlung des zentralafrikanischen Regenwaldes. *Beiträge zur allgemeinen und vergleichenden Archäologie*, 6 : 247-288.
- EGGERT, M. K. H., 1987.- Imbonga and Batalimo : ceramic evidence for early settlement of the equatorial rain forest. *The African Archaeological Review*, 5 : 129-145.
- GREENBERG, J. H., 1966.- *The languages of Africa*. Bloomington/The Hague, Indiana University/Mouton & Co., 180 p.
- HARAKO, R., 1976.- The Mbuti as hunters : a study of ecological anthropology of the Mbuti Pygmies (I). *Kyoto University African Studies*, X : 37-99.
- HART, J. A., 1978.- From subsistence to market : a case study of the Mbuti net hunters. *Human Ecology*, VI - 3 : 325-353.
- HUTEREAU, A., 1909.- *Notes sur la vie familiale et juridique de quelques populations du Congo belge*. Bruxelles, Annales du Musée du Congo Belge, 104 p.
- HUTEREAU, A., s.d. (1922).- *Histoire des peuplades de l'Uele et de l'Ubangi*. Bruxelles, Goemaere, 367 p.
- ICHIKAWA, M., 1978.- The residential groups of the Mbuti Pygmies. *Senri Ethnological Studies*, 1 "Africa 1" : 131-188.
- ICHIKAWA, M., 1981.- Ecological and sociological importance of honey to the Mbuti net hunters, Eastern Zaire,. *African Study Monographs* (Kyoto), 1 : 55-68.
- LACOMBLEZ, M., 1917.- Monographie agricole des populations Babira de la région forestière du territoire d'Irumu. *Bulletin agricole du Congo Belge*, VIII - 1-2 : 52-72.
- LACOMBLEZ, M., 1918.- L'agriculture chez les Mangbetu de l'Ituri. *Bulletin agricole du Congo Belge*, IX- 1-4 : 95-110.
- LACOMBLEZ, M., 1924.- Notice agricole sur les populations Walesse et Manvu habitant le district de l'Ituri. *Bulletin agricole du Congo Belge*, XV - 2 : 321-333.

- MALEY, J., 1987.- Fragmentation de la forêt dense humide ouest-africaine et extension des biotopes montagnards au quaternaire récent : nouvelles données polliniques et chronologiques; implications paléoclimatiques et biogéographiques. *Palæoecology of Africa*, 18 : 307-334.
- Moeller, A., 1936.- *Les grandes lignes des migrations des Bantous de la province orientale du Congo Belge*. Bruxelles, Institut Royal Colonial Belge, 578 p.
- PHILLIPSON, D. W., 1985.- *African archaeology*. Cambridge, Cambridge University Press, 234 p.
- SCHEBESTA, P., 1941.- *Die Bambuti-Pygmäen von Ituri, Bd II – Ethnographie der Ituri-Bambuti, 1 Teil : Die Wirtschaft der Ituri-Bambuti (Belgisch Kongo)*. Mémoire Institut Royal Colonial Belge (Bruxelles) vol. 11, 284 p.
- SCHEBESTA, P., 1952.- *Les Pygmées du Congo Belge*. Mémoire Institut Royal Colonial Belge, Tome XXVI, fascicule 2, 432 p.
- SCHWEINFURTH, G., 1873.- *Im Herzen von Afrika*. Leipzig, Brockhaus, 578 p.
- SCHWEINFURTH, G., 1875.- *Au cœur de l'Afrique, 1868-1871*. Paris, Hachette, 508 + 434 p.
- TANNO, T., 1976.- The Mbuti net-hunters in the Ituri forest, Eastern Zaire : their hunting activities and band composition. *Kyoto University African Studies*, X : 101-135.
- TANNO, T., 1981.- Plant utilization of the Mbuti Pygmies. *African Studies Monographs*, (Kyoto), 1 : 1-53.
- TERASHIMA, H., 1983.- Mota and other hunting activities of the Mbuti archers. *African Study Monographs* (Kyoto), 3 : 71-85.
- TERASHIMA, H., 1985.- Variation and composition principles of the residence group (band) of the Mbuti Pygmies. *African Study Monographs* (Kyoto), Suppl. 4 : 103-120.
- TERASHIMA, H., M. Ichikawa, et al., 1988.- Wild plant utilization of the Balese and the Efe of the Ituri forest (Zaire). *African Study Monographs* (Kyoto), suppl. 8 : 1-78.
- TURNBULL, C. M., 1960a.- The Elima : a pre-marital festival among the Bambuti Pygmies. *Zaire*, XIV - 2/3 : 175-192.
- TURNBULL, C. M., 1960b.- The Molimo : a men's religious association among the Ituri Bambuti. *Zaire*, XIV - 4 : 307-340.
- TURNBULL, C. M., 1961.- *The Forest People*. London, Jonathan Cape, 256 p.
- TURNBULL, C. M., 1963.- *Le peuple de la forêt*. Paris, Stock, 244 p.
- TURNBULL, C. M., 1965a.- *The Mbuti Pygmies : an Ethnographic Survey*. New York, American Museum of Natural History, 140-282. p.
- TURNBULL, C. M., 1965b.- *Wayward servants, the two worlds of the African Pygmies*. New York, The Natural History Press, 392 p.
- TURNBULL, C. M., 1968.- The importance of flux in two hunting societies. In : R. B. Lee & I. DeVore (ed.), *Man the Hunter*. Chicago, Aldine, pp. 132-137.

- VALLOIS, H. V. & P. MARQUER, 1976.- *Les Pygmées Baka du Cameroun : anthropologie et ethnographie*. Paris, Muséum National d'Histoire Naturelle, 196 p.
- VAN BULCK, V., 1952.- Existe-t-il une langue des Pygmées en Afrique Centrale ? *Kultur und Sprache*, IX - : 365-396.
- VAN GELUWE, H., 1960.- *Les Bali et les peuplades apparentées*. Tervuren, M.R.A.C., 130 p.
- VAN GRUNDERBEEK, M.-C., E. ROCHE, et al., 1982.- Le premier âge du fer au Rwanda et au Burundi : archéologie et environnement. *Journal des Africanistes*, 52 : 1-58.
- VAN NOTEN, F., 1982.- *The Archaeology of Central Africa*. Graz (Austria), Akademische Druck- und Verlagsanstalt, 232 p.
- VANSINA, J., 1966.- *Introduction à l'ethnographie du Congo*. Bruxelles/Kinshasa, Editions Universitaires du Congo, 228 p.
- VIDAL, P., 1982.- *Tazunu, Nana-Modén Toala, ou : de l'archéologie des cultures africaines et centrafricaines et de leur histoire ancienne*. Bangui, 144 p.
- VORBICHLER, A. & R. M. BRANDL, 1979.- *Die Oralliteratur der Balese-Efe im Ituri-Wald (Nordost Zaïre)*. St. Augustin, Anthropos Institut, 349 p.
- WAEHLE, E., 1986.- Efe (Mbuti Pygmy) relations to Lese-Dese villagers in the Ituri forest, Zaïre : historical changes during the last 150 years. *Sprache und Geschichte in Afrika*, 7 - 2 : 375-411.